

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE :
Librairie du FIGARO, 26, Rue Drouot.

ÉDITEURS
LE FIGARO — JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & C^{ie}
26, Rue Drouot. 24, Boulevard des Capucines

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.



Typographe Goupil, Paris.

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

F. LASZLO. — PORTRAIT DE M^{lle} DANIELA GRUNELIUS

Ayuntamiento de Madrid

PRIX : 3 fr.; Etranger : 3 fr. 50.



A LA PORTE-MAILLOT

On nous annonce pour l'Exposition universelle de 1900 toute une série d'attractions extraordinaires. Mais la plus extraordinaire de toutes sera certainement le *Théâtre Géant Columbia*, qui, par ses dimensions, dépasse tout ce qui a été vu jusqu'à présent. Il réunit en effet dans son ensemble un théâtre permettant de représenter des ballets et féeries grandioses, un cirque aquatique et un hippodrome.

La direction du théâtre Columbia donnera deux pièces : l'une, *l'Orient*, qui sera représentée cette année; l'autre, *Constantinople à Paris*, sera jouée l'année prochaine.

Dans chacune de ces pièces, au milieu d'un décor splendide, défileront quinze cents artistes, hommes et femmes, des chevaux, des éléphants, des chameaux... Ce sera un spectacle unique et dont on n'a pas eu d'idée à Paris jusqu'à ce jour.

Ce *Théâtre Géant* est dirigé par M. Bolossy Kiralfy, le sympathique et habile artiste américain, que nous demandons la permission de présenter à nos lecteurs.



M. BOLOSSY KIRALFY

Bolossy Kiralfy est né à Buda-Pesth le 1^{er} janvier 1847. Il a débuté sur le théâtre à l'âge de... trois ans et demi et depuis il n'a jamais quitté la carrière. D'une intelligence remarquable, il l'appliqua tout entière à se perfectionner dans son art et à cultiver sa passion du beau, du grand, de tout ce qui peut éblouir et charmer le spectateur.

Comme artiste, Kiralfy parcourut l'Italie, l'Angleterre et la France. A Paris, il eut de grands succès sur plusieurs scènes, notamment au Vaudeville de la Bourse et à Déjazet dans le *Dégel*.

Théophile Gautier, qui le remarqua, parla de lui avec éloge dans le *Moniteur universel*.

Mais c'est surtout en Amérique que Kiralfy établit sa grande réputation en se faisant une spécialité de lancer les pièces à grand spectacle.

La dernière de ces merveilleuses reconstitutions historiques, données à New-York, fut le *Roi Salomon*, dont M. Bolossy Kiralfy est l'auteur. Il y a quelques années, il prit la direction de l'Olympia de Londres.

Il y monta plusieurs ballets d'une importance considérable, notamment *Constantinople* et *l'Orient*, ces deux pièces qu'il va donner ici et dont il est également l'auteur.

Dans toutes les villes où il a conduit son spectacle merveilleux, M. Bolossy Kiralfy a obtenu le même triomphant résultat. A Bruxelles, où la population est de 600,000 habitants, les recettes, pour trois mois et demi, pendant l'Exposition de 1897, furent de 700,000 francs, — bénéfice 120 pour 100 du capital engagé. A Berlin, où il y a un million 700,000 habitants, les recettes de cinq mois et demi, pendant l'Exposition de 1896, furent de 1,400,000 francs, — soit 135 pour 100 de bénéfices nets. A Paris, où la population, communes limitrophes comprises, dépasse trois millions d'habitants, et où va se donner rendez-vous le monde entier, on est certain de bénéfices dix fois supérieurs.

Aussi, pour l'exploitation de cette colossale entreprise, vient-on de former une Société au capital social de 600,000 francs, ce capital a été divisé en 6,000 actions de 100 francs chacune, afin que tout le monde puisse participer aux gros avantages qu'elle présente.

Le développement de l'entreprise exigeant une vaste étendue de terrain, la Société anonyme du *Théâtre Géant Columbia* a choisi à la Porte-Maillet un emplacement d'environ 10,000 mètres carrés de superficie, avec entrée sur l'Avenue de la Grande-Armée. Ce terrain est situé le plus heureusement du monde au point de vue des communications, car il est à proximité du chemin de fer de Ceinture (station de la Porte-Maillet) et de nombreuses stations de tramways. Il est à l'entrée du Bois de Boulogne, le rendez-vous de tout le Paris élégant. Enfin, de nombreuses communications le mettent à portée de dix minutes de l'Exposition de 1900.

Sur ce vaste terrain a été construit, d'après les plans de M. Fouquiau, l'éminent architecte, le *Théâtre Géant Columbia* de Paris. La salle de spectacle pourra contenir 6,000 spectateurs. Une immense piscine de 600 mètres carrés permettra de donner des représentations navales comme jamais on n'en a vu. Enfin, le théâtre sera entouré d'un charmant jardin d'agrément, où seront construits des kiosques, boutiques, panoramas, kermesses et diverses attractions destinées à attirer et à y retenir le public.

Nous n'insisterons pas sur l'attrait de ces représentations et sur les bénéfices énormes qu'elles devront forcément rapporter aux heureux directeur et actionnaires. Nous avons déjà donné un point de comparaison avec d'autres villes, moins peuplées et moins favorisées que ne le sera Paris en 1900.

Nous avons sous les yeux le scénario de *l'Orient*, la pièce qui sera jouée cette année. C'est fantastique. Chacun des ballets comporte plus de six cents danseuses ; chacun des cortèges exigera douze à quinze cents personnes ; les chœurs et l'orchestre en proportion...

Quant aux décors, M. Bolossy Kiralfy a tenu à reproduire Constantinople à l'époque de sa plus haute magnificence byzantine, époque qui est celle du règne, en Angleterre, de Henri V, le héros de Shakespeare, Henri V d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne Sigismond et plusieurs autres princes, amenés par le pape Martin V à accepter le projet d'une nouvelle croisade contre les Infidèles. C'est le point de départ de la pièce qui se déroule successivement à Constantinople, en Egypte, au royaume de Femirzah, sur le lac Gaogan, au nord-ouest de l'Afrique, au palais de Westminster, et dans le vieux Londres sur la Tamise.

De grandes affiches monumentales donneront du reste aux Parisiens les renseignements nécessaires et un avant-goût des magnificences du *Théâtre Géant*.

C. DUHAMEL.

Dix-septième année.

JUILLET 1899

Deuxième série. — N° 112.

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.



SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

PAUL-ALBERT LAURENS. — VÉNUS ACCUEILLIE PAR LES HEURES

Ayuntamiento de Madrid



Société des Artistes français
AMÉDÉE BUFFET. — JÉSUS À BÉTHANIE

LES JEUNES AU SALON

Ce ne sont point ici tous les jeunes, même point tous ceux qu'on a remarqués et qui donnent des promesses d'avenir; mais, dans le nombre des jeunes qui, au dernier Salon du siècle, ont fourni des preuves certaines de talent, nous avons prétendu mettre à part ceux par qui l'on pouvait distinguer le plus nettement les tendances formelles de l'art contemporain. L'on ne trouvera donc point seulement ici les jeunes qui innovent, mais aussi les jeunes qui continuent et soutiennent la tradition. Entre les deux Ecoles, l'une qui, très récente, se recommande d'artistes dont hier encore on contestait le talent, l'autre qui, très vieille en France, a le défaut même de son ancienneté, ce n'est point à nous de choisir; c'est au public. Notre mission consiste seulement à mettre sous les yeux les pièces du procès et à les présenter du mieux qu'il est possible, et cette annexe du Salon que nous ouvrons dans le Figaro Illustré est d'autant plus intéressante à parcourir à la veille de l'Exposition Universelle. On ne saurait se dissimuler quelle action ont eue en France sur l'art contemporain les Expositions antérieures de 1855, de 1867, de 1878 et de 1889. Il est donc utile de marquer nettement le point où l'on est arrivé, le point d'où l'on partira demain, lorsque, la comparaison s'étant établie entre les productions des Ecoles étrangères et les nôtres, l'on pourra constater si la règle ancienne de travail et de composition qui a assuré la grandeur de l'Art français depuis trois siècles, doit vraiment être abandonnée, ou si elle doit être renouvelée, ou si enfin il convient de la reprendre et de s'y attacher fermement.

LA DIRECTION.

CE QUE NOUS DEMANDONS AUX JEUNES

Au moment où s'ouvre le Salon, au moment heureux où, attirant les désœuvrés, les élégantes et les amis souvent découragés du beau, la Saison de peinture et de sculpture installe son royaume derrière les larges portes de la Galerie des Machines, hors de Paris, sans fracas, sans réclame, sans cris d'admiration forcée, sans batailles de paroles violentes ou de murmures envenimés, une autre saison s'est doucement épanouie. Elle est fraîche, candide, et, bien que reparaissant chaque année à même date, toujours surprenante de nouveauté. Elle nous montre, avec une infatigable patience, ce qu'elle a montré pendant des siècles et des siècles, et ce que nous nous efforçons de comprendre, en croyant toujours le découvrir. Dans les sillons récemment creusés, d'où s'exhale la forte odeur de la terre vivante, le blé et l'avoine ont commencé de répandre leurs

toisons vertes et argentées. Les arbres qui montent en lignes régulières sur les coteaux paisibles, cerisiers, pommiers et pêchers, se sont couverts de fleurs blanches et roses qui communient joyeusement avec le ciel limpide. Puis, de grands souffles tièdes ont chassé au-dessus des bois noirâtres, mais dont la cime teintée de rouge tressaille d'une vie impatiente, de lentes vapeurs humides et lumineuses, et des nuages épais, brusquement assombris, d'où la pluie a ruisselé; et les feuilles pâles, blondes et roses d'abord, sont devenues à la cime des bois un immense manteau vert qui ondule et filtre les rayons mouvants du soleil, parmi les troncs serrés, sur le sourire innombrable des fleurs dans la mousse. C'est la jeunesse pure et bienfaisante de l'année; c'est l'appel ravi de tout ce qui est jeune vers la lumière et l'amour.

Cette délicieuse jeunesse de la nature qui nous enveloppe, nous pénètre, nous illumine, nous en voudrions partout retrouver l'immortel exemple; et quand nous pénétrons dans l'énorme hall

où la marchandise d'art amoncelée sollicite naïvement l'acheteur, c'est aux jeunes que vont notre curiosité et notre sympathie. Les autres, nous les connaissons : nous savons ce qu'ils nous doivent

offrir, et sans doute nous leur sommes reconnaissants d'être toujours semblables à eux-mêmes. Ils sont les forts piliers du temple, ils sont la Tradition, et toujours la Tradition d'âge en âge a porté



Société des Artistes français

ABEL BERTRAM. — SOIR

l'Art français, toujours la loi, même promulguée par les Académies, la loi si tyrannique, étroite ou injuste qu'elle apparaisse, a été l'heureuse sauvegarde contre l'anarchie menaçante. Mais ces maîtres chers et familiers, nous voyons en eux l'art d'aujourd'hui et d'hier, et ce que nous demandons, dans notre ardeur de vie et de jeunesse, c'est l'art de demain.

Si nous nous retournons vers le siècle qui s'achève, nous n'y apercevons point cette ligne d'art sévère et une qui traverse les deux siècles précédents, qui, de Poussin à Largillière et de Boucher à David, maintint la peinture française sur des sommets nobles, riants et modérés. Ce sont maintenant des cimes aiguës et des abîmes, c'est un perpétuel flux et reflux des vagues. Et sans doute la voie de l'enseignement académique et de la tradition des maîtres n'est pas interrompue ; tout au contraire, on la distingue, dans la plaine, plus droite, plus unie que jamais. De David, d'Ingres, de Gros, de Gérard, jusqu'aux excellents professeurs de notre Ecole des Beaux-Arts, il n'y a qu'une tradition ; mais voici qu'ont surgi de grands artistes qui échappent à cette tradition. Le bouillonnement romantique qui soulève vers 1830 la littérature et l'agite de passions artificielles d'ailleurs et peu durables, se propage parmi les peintres, et Delacroix répond à Victor Hugo. Puis, durant tout le Second Empire et la période de calme qui succède à l'Année Terrible, une révolution moins bruyante et moins brusque vient orienter les esprits inquiets vers de nouveaux horizons. A côté des paysagistes classiques et composant selon des lignes ingénieuses, à côté des ajusteurs de ruines

nobles et froides, on s'étonna de voir de braves gens pour qui tout était bon, pourvu qu'il y eût de l'air et de la lumière, une prairie bordée de saules, un bout de rivière où se reflètent quelques maisons, un coin quelconque de cette France charmante et gaie

que l'art français s'obstinait à ne point regarder. Corot fut l'initiateur, et derrière lui tout l'impressionnisme se glissa. Et à côté des peintres de mythologies banales, des narrateurs d'histoire moderne, des revendeurs d'oripeaux du moyen âge ou de la Renaissance, d'audacieux novateurs, attaquant et attaqués avec rage, osèrent peindre leurs contemporains tels qu'ils les rencontraient, au café, au théâtre, sur le boulevard, dans la vulgarité de la vie ; et derrière Courbet, Manet ou Degas, les jeunes, les vrais jeunes s'élancèrent. Et tout fut désormais permis aux jeunes, tout leur appartient. Peindre notre vie telle que la science de ce siècle l'a transformée, avec l'appréhension de ses luttes, avec le côté grandiose aussi de l'industrie envahissante, nous donner le fidèle portrait de la société moderne, et nous donner en même temps, ce qui est plus précieux encore, le moyen de nous évader par le rêve de cette vie, de cette société trop brutale, c'est une tâche très belle et infinie pour l'art. Que les âmes candides en quête de sujets nouveaux se rassurent ; il semble par moment que tout soit encore à peindre.



Société des Artistes français

A.-L. MESTRALLET. — BAIGNEUSE ANTIQUE

ALLONS AUX JEUNES

Non que nous prétendions découvrir en ces jeunes des vertus ignorées et de profonds mérites que les maîtres n'ont point. Nous savons tous, n'est-ce pas ? que les vrais jeunes le



Société des Artistes Français

A.-R. DELÉTANG. — INTÉRIEUR D'ÉTUDIANT

sont par le cœur et non par les années, qu'un Puvis de Chavannes et un Claude Monet ont été, demeurent toujours des jeunes. O belle, ô chère et vive jeunesse de l'enthousiasme ! Etre jeune comme la nature, en se renouvelant, en aimant toujours ! Mais il ne s'agit point de rendre hommage à cette jeunesse-là. Ce que souhaite notre revue, c'est dresser un petit inventaire curieux, sans parti pris, de la génération nouvelle, qui a de vingt à trente ans, qui s'avance en rangs serrés, derrière les autres jeunes, derrière ceux qui ont le succès, les places et les commandes, et qui, à son tour, et très pacifiquement, proclame son droit à l'existence. Ont-ils du talent ? Sont-ils de bons élèves, uniquement destinés à faire de bons professeurs, ou des révoltés en passe de devenir des maîtres ? Que veulent-ils ? Que préparent-ils ? Patience, ils n'ont pas trente ans ; cela suffit. Allons donc au hasard d'informations trop incomplètes, la discrétion des livrets ne nous révélant point les dates de naissance. Que les jeunes dont nous ne parlerons pas, et ils ne peuvent manquer d'être nombreux, nous pardonnent. Que les enfants nous pardonnent aussi de ne leur point ouvrir une rubrique spéciale. Les échos bien renseignés nous donnent, avant l'ouverture du Salon, la biographie d'un exposant âgé de douze ans et trois mois. Il n'exposait point, nous en fûmes surpris, une *Première*

communion en Bretagne (il n'est pas de la Société Nationale), ni même ce beau sujet académique : *Cimabué se promenant dans la campagne aux environs de Florence, rencontre le pâtre Giotto, âgé de douze ans, qui dessine sur une roche l'image de ses chèvres*. Non, si nous avons bonne mémoire, ce nouveau venu expose des *Bœufs au labour*, et certes point mauvais ; ils rappellent même de très près le grand Troyon du Louvre.

ESSAIS DE GRANDE DÉCORATION

Parmi les toiles d'intention décorative, qui semblent moins nombreuses en ce Salon qu'aux précédents, nous avons noté un grand paysage d'une allure extraordinaire, qui s'encadrerait merveilleusement dans une architecture sobre et puissante. C'est un coin d'une sauvage forêt de l'Allier, *l'Étang de Saint-Bonnet-le-Désert*, par M. François Sallé, élève de Luminais. M. Sallé ne doit pas être un jeune, du moins selon notre étroite définition, car il a obtenu en 1888 une médaille de troisième classe ; aussi n'insisterons-nous point sur l'harmonie sauvage de ces troncs de châtaigniers dépouillés par l'automne, et de ces eaux mélancoliques que flagelle le vent ; et nous passerons à la Société Nationale pour y admirer une œuvre de poésie pareille, moins



Société des Artistes français

CHARLES CESBRON. — LE CLOÎTRE

forte peut-être, mais plus délicate, le paysage qu'un artiste ingénieux, M. Bellery-Desfontaines, offre comme une douce promesse



Typographie Goupil, Paris.

IGNACIO ZULOAGA. — PORTRAITS

de guérison aux malades de l'hôpital Broca. Sur la mer tumultueuse une galère blanche s'avance et glisse, voiles ouvertes, telle qu'un grand oiseau messager de paix et de lumière; devant elle, s'enfuient les lourds nuages noirs où se mêle le vol des goélands; derrière elle, déjà, ces nuages rosissent, le soleil et l'espoir descendent du ciel. Une bordure de calmes fleurs, pensées, pavots, géraniums, cinéraires, porte une banderole avec ces beaux vers de Hugo :

Je vis un ange blanc qui passait
[sur ma tête ;
Son vol éblouissant apaisait la
[tempête
Et faisait taire au loin la mer
[pleine de bruit.

Cette peinture ou, si vous préférez, ce rêve est d'un charmant esprit, habile à noter les subtiles nuances où un paysage se transforme en état d'âme. L'œil flotte doucement aux confins de l'irréel, sans que rien pourtant l'écarte d'un spectacle de la nature. Ces vagues agitées déferlent sur les rocs, ces nuages se pressent en masses pesantes, et l'on croit ouïr le cri des goélands. Mais de l'exquise bordure de fleurs il semble que monte un parfum qui engourdit et apaise, et voici que le grand



Société Nationale des Beaux-Arts
EUGÈNE LOUP. — RÉVERIE (PASTEL)

vaisseau blanc passe comme une vision; parfait accord de tons en sourdine que rien ne vient interrompre ni préciser. Les malades de l'hôpital Broca goûteront comme une aube d'espérance les harmonies musicales de M. Bellery-Desfontaines.

D'un art infiniment précieux, non sans quelque mièvrerie, le triptyque de M. Lévy-Dhurmer rappelle ces riches tapisseries flamandes où s'agitait dans la verdure tout un monde de bêtes et d'oiseaux. C'est l'antique histoire de l'Eden, modernisée et doucement sentimentale; le titre déjà nous l'apprend : *Emoi, Passion, Regrets*; oh! nous sommes loin de Michel-Ange! La faute de la première femme, d'une pauvre petite femme bien fragile et nerveuse — le premier homme est d'une jeunesse plus inquiétante encore, — le rêve et le trouble de la faute se mêlent à la fantaisie mignarde de la nature; ne songeons pas à la Bible, et acceptons ceci comme une fantaisie de décoration. L'Eden lumineux, embaumé de la senteur des pins, foisonne de fleurs printanières dont les corolles et les ombelles ont une grande fraîcheur d'innocence. Des ruisseaux clairs baignent les gazons touffus; des flamants



Société Nationale des Beaux-Arts
JULES FLANDRIN. — LE DÉJEUNER



Société des Artistes français
CHARLES HOFFBAUER. — LES GUEUX

roses y glissent la flexible ondulation de leur cou, et les paons blancs y trainent la royale majesté de leurs plumes; des papillons d'or et d'azur, des oiseaux pareils à des topazes, à des émeraudes, à des rubis, sèment dans le feuillage l'étincellement joyeux de vivantes couleurs. Ne vous semble-t-il pas que notre manufacture de Beauvais pourrait obtenir de M. Lévy-Dhurmer de parfaits modèles de tapisseries?

L'ESPRIT CHRÉTIEN

Et Dieu? — Tel est le siècle : ils n'y pensèrent pas.

Ce vers triste et profond qui conclut un des plus beaux poèmes de Vigny, aurait pu, semble-t-il, servir d'épigraphe aux livrets des Salons français jusqu'à ces dernières années. Mais tout à coup il a semblé qu'un renouveau de piété animât les esprits, et de toutes parts on se mit à commenter l'Evangile en images. C'étaient de touchants efforts, parfois sincères, pour faire revivre parmi nous l'humanité du Christ. Avec Uhde, comme jadis avec Rembrandt, il entrait dans les humbles logis, il bénissait la table de famille où étaient assis le



Société des Artistes français
M^{lle} MADELEINE TÉROUANNE. — INTIMITÉ

père, la mère et les enfants, il prêchait la bonne parole à une troupe de marins allemands ou hollandais; avec Skredsvig, il revêtait l'habit de contre-maitre pour converser au seuil de l'usine; avec Béraud, avec Blanche, il se mêlait à la vie parisienne, et, cette fois, l'effort mystique risquait d'aboutir au scandale... Mais voici que Tissot, par ses trois cents aquarelles si consciencieuses et souvent un peu pénibles, nous transportait en Judée, nous faisait vivre avec Jésus de la vie des apôtres, dans un décor, dans des costumes réels, et l'évocation paraissait saisissante; puis, Dagnan-Bouveret nous donnait ces grandes pages que personne n'a oubliées, pages très émues, d'une émotion peut-être un peu théâtrale: la Cène, les Pèlerins d'Emmaüs; venait enfin, en contraste avec un Crucifix de M. Bouguereau, le poignant Calvaire de Carrière... Toute cette belle ardeur s'est éteinte, et la peinture religieuse semble retomber au sommeil. Est-ce, une fois de plus, le triomphe des magasins qui avoisinent Saint-Sulpice sur l'art chrétien indépendant et jeune?

Ce triomphe n'est pas défi-



Typographie Goupil, Paris.

G.-ED. GUEDY. — IDYLLE

nitif, car notre Salon va nous révéler pourtant quelques œuvres de jeunes qui témoignent d'un certain sentiment chrétien. Et



Société Nationale des Beaux-Arts

ERNEST-HENRI ROUART. — LE CHAPEAU ROUGE

tout d'abord nous pouvons nous arrêter avec un vif plaisir devant le décor d'autel dont M. Maurice Denis nous présente un ensemble, et deux panneaux de grandeur d'exécution. Ils sont peints à la détrempe ou à l'aquarelle, en des tons plats et de toute fraîcheur, où les rouges, les jaunes, les verts et les bleus s'harmonisent avec une parfaite simplicité. Le décor doit encadrer l'autel d'une chapelle de collège, à Sainte-Croix-du-Vésinet, et tout y est combiné pour un symbolisme ingénieux et du meilleur aloi. C'est une glorification tendre et enfantine du Sacrifice de la messe, en accord avec les voix d'enfants qui, dans la chapelle, doivent chanter le *Sanctus*. Les voici aux deux côtés de l'autel, les petits enfants de chœur aux yeux candides et graves dans leur robe rouge que recouvre l'aube de dentelle. Ils balancent l'encensoir qui fume, et derrière eux de grands écoliers aux ailes d'anges, bien attentifs, chantent en scandant le rythme de la main. Au dessus s'arrondit la treille d'une vigne, d'où ruissellera le vin dans le calice d'or. Et puis, derrière une haie de roses en fleurs, des champs de blé ondulent au soleil, le blé nourrissant qui donnera l'hostie du sacrifice, le tribut non sanglant de la nature innocente et joyeuse. Une rivière bleue s'enfuit vers le clair horizon, et les peupliers qui la bordent se dressent vers le ciel où, bien haut, dans l'azur lumineux, passe le vol des anges ; ils portent, en rappel du sacrifice divin, la Croix salutaire, la Croix à laquelle est dédiée la chapelle du Vésinet.

Il monte de cette œuvre charmante, où tout est volontairement enfantin, jusqu'à des gaucheries extrêmes dans la structure de quelques visages, un tel parfum d'art jeune et primitif, une musique si jolie et naïve que l'on peut se dire en souriant : Peut-être chanterons-nous un jour l'alleluia de l'art chrétien renaissant. C'est la joie de l'onde baptismale sur le front d'un tout petit enfant. Que M. Maurice Denis rejette résolument toute la fausse ingéniosité d'autrefois, la précieuse gaucherie où se complaisaient les cénacles ; il n'y a plus de temps à perdre pour créer une œuvre qui dure !

Le pauvre Dulac est mort cet hiver, qui avait senti si chrétiennement l'hymne divin de la nature, qui avait chanté en ses lithographies le Cantique des Créatures avec une âme franciscaine et toute purifiée. Il est mort à un moment où, au contraire de M. Maurice Denis, il semblait incliner vers le bizarre, vers le logographe mystique ; la littérature le guettait, allait le perdre. Mais il était de ces rares artistes qui laissent parler leur cœur, qui peignent parce qu'ils aiment et qu'ils prient, et qui cherchent

à traduire sur la toile cet élan d'enthousiasme et d'adoration qui doit s'élever spontanément de tout cœur jeune et sincère.

Trop d'habileté, trop de parti pris, trop de science apparente peut-être (que de science cachée il faut pour sûrement émouvoir !) nous gâtent un peu certaines œuvres de tendance chrétienne, d'ailleurs pleines des meilleures promesses. La critique que nous en pourrions faire est que l'esprit chrétien n'y parle pas assez haut et que le sentiment n'y est qu'un prétexte. Mais, n'est-ce pas ? il fait bon rêver quelques instants dans la douce pénombre verte qui baigne le *Cloître* gothique de M. Charles Cesbron, et sourire à la *Vierge aux Enfants*, de M. Abel Faivre, cette grande sœur, vers qui se pressent des enfants joufflus, tout blonds et roses ; ce rose et ce blond, où il y a comme un souvenir des œuvres lumineuses de Diaz ou de Renoir, mettent la gaieté et la vie dans l'étroite cour de logis campagnard, fermée d'un mur bas, par-dessus lequel on aperçoit la courbe d'une rivière et des collines harmonieuses.

M. Raoul du Gardier a encadré la *Prédication au bord du Lac* dans un paysage d'une éloquence persuasive. La grande nappe d'eau s'allonge, lumineuse, sous un ciel de crépuscule, vers les collines violettes où trainent lentement des nuages rosés. Dans l'atmosphère fraîche et limpide, les silhouettes des figures assombries par l'approche du soir se profilent nettement ; les gestes deviennent solennels et augustes. Debout à l'arrière d'une barque qui n'agit point le miroir bleu verdâtre du lac, Jésus, d'attitude man-



Société des Artistes français

M^{ME} ROUSTEAUX-DARBOUR. — PORTRAIT DE M^{ME} G...

tégnésque, maigre, serré dans les plis étroits de son manteau, parle aux pêcheurs et aux femmes qui se penchent attentifs sur la rive.

Le tableau de M. Amédée Buffet, *Jésus à Béthanie*, est une belle composition, simplement pondérée, d'expression grave et religieuse, nous n'oserions dire absolument chrétienne. Car enfin, ce Jésus aux cheveux châtains, vêtu de bure, qui converse avec une jeune femme et un vieillard sur cette terrasse aux murs verdiss, où s'abaisse l'ombre du soir, tandis que les rayons mourants du soleil enflamment au loin la cime violette d'une montagne, pourquoi ne serait-ce point quelque sage de la Grèce? Et Lazare avait-il donc la barbe et les cheveux blancs du vieil Homère? Et Marthe, à peine l'entrevoit-on, absorbée aux soins du ménage, à l'intérieur de la case rustique. Plus vrai et plus compréhensif de l'idée évangélique nous a semblé le *Jésus chez Marthe et Marie* d'un artiste fidèle par héritage aux meilleures traditions chrétiennes, M. Paul-Hippolyte Flandrin. Il n'est besoin que d'un coup d'œil sur ses figures si justement groupées, sur le profil très pur et pensif de son Christ, dont le discours est interrompu un instant par l'arrivée de l'active ménagère, pour que les paroles de l'Evangile nous reviennent en mémoire: « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez de bien des choses; or, une seule chose est nécessaire. » Mais, sentiment chrétien à part, M. Amédée Buffet a fait une œuvre belle, dont on ne saurait trop louer la sobriété d'arrangement et l'atmosphère. Ce jeune peintre, qui a reçu avec profit de doctes enseignements, saura former à son tour des élèves.

Que dire de l'étrange toile de M. Georges Rouault, les *Disciples d'Emmaüs*? M. Rouault est élève de Gustave Moreau, point n'est besoin du livret pour l'apprendre, mais s'il a, du fait de son maître, le culte du mystère, encore ne devrait-il point sacrifier aux ténèbres les plus affreuses. Il nous offre un Rembrandt dont les fonds chaudement ambrés seraient recouverts d'une inexorable coulée de noir d'ivoire et de bleu de Prusse. Et, en

nous obtenant, nous distinguons peut-être, dans cette vallée si noire, de petites figures qui viennent à nous, un Christ illuminé

de quelque reflet d'un autre monde; mais songez-vous que les disciples disent à Jésus: « Demeurez avec nous, Seigneur, car le soir est proche »? Hélas! la nuit est venue, et cette nuit n'a point d'étoiles.

M. Rupert Bunny est un Anglais de Melbourne qui s'est formé à Paris; nous le suivons attentivement depuis quelques années, et toujours nous l'avons vu se renouveler d'un sujet à l'autre, et ne rester fidèle qu'à son délicat et profond sentiment de la grâce féminine. Ce jeune peintre, s'il ne se laisse point décourager par les difficultés de la route, a devant lui l'avenir d'un Burne-Jones. Il expose cette année deux toiles de dimensions pareilles, un *Calvaire* et une *Sainte Catherine emportée par les Anges*. Même après la délicieuse fresque de Luini, il a su nous ravir par la tendresse et la mélancolie très douce de la troupe angélique dont les grandes ailes battent l'air lentement, glissent presque au ras du sol, emportant la virginale dépouille vers une colline blonde que peuplent des cyprès.

LES PORTRAITS

Les gravures viennent à point pour nous interdire l'insupportable description des portraits, et il nous suffira de regarder, dans le riche album que nos commentaires inutilement encombre, l'image du sénateur baron Surmont de Volsberghe, bourgmestre de la ville d'Ypres, très belle et virile peinture de Mademoiselle Louise de Hem; le portrait de Madame G..., par Madame Rousteaux-Darbour, l'instantané parisien que M. Rouart intitule *Chapeau rouge*,

l'aimable liseuse de Mademoiselle Dickson et la séduisante petite Daniela Grunelius, de M. Fulop Laszlo, peintre hongrois, qui a tracé avec une égale virtuosité l'effigie du chancelier d'Allemagne, le prince Clodwig de Hohenlohe Schillingsfürst



Société des Artistes français
M^{lle} E. DICKSON. — STOLLY



Copyright 1890 by Braun, Clément & Cie.

Société des Artistes français
H.-C. GOURSE. — LES ORÉADES. — AU BORD DE L'ANTRE

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Typographe Goupil, Paris.

J.-ABEL FAIVRE. — LA VIERGE AUX ENFANTS



H.-D. ETCHEVERRY. — LES NOUOUS ; ARIÉGEOISE ET BRETONNE

Nous voudrions citer aussi, parmi les jeunes portraitistes, M. Maxence, dont la grande figure d'officier est expressive et harmonieuse; M. Duvent, qui a tort de brutaliser sa peinture jadis si délicate; mais, comme nous traversons les salles de la Société des Artistes français et de la Société Nationale, en notant çà et là quelques observateurs inexpérimentés encore à traduire la profondeur de vie qu'un regard peut exprimer, le portrait de Madame Puvis de Chavannes s'offre à nous, et voici que tous les autres s'effacent devant l'immortalité pieusement donnée à un pauvre cher visage où transparait une âme! Cette œuvre admirablement tendre de Puvis n'est-elle pas le seul portrait du Salon?

Il y a pourtant ici, dans un ordre d'idées tout différent, une grande toile d'un jeune qui ressemble bien à un chef-d'œuvre.

Trois Espagnols, un homme et deux femmes, sont debout, en vêtements noirs, sur le fond paisible d'un ciel teinté de mauve. Un chien est accroupi à leurs pieds. Des terrains fuient au loin, se terminent par un horizon de collines basses. L'homme est drapé dans son manteau, les femmes se cambrent, une rose jaune à l'épaule, le poing sur la hanche. Les visages énergiques, voluptueux, souriants, se présentent en pleine lumière, avec une franchise, une audace de touches qui eût émerveillé Manet. Le pelage tacheté du chien danois est un morceau de maître. Le plaisir serait plus entier peut-être et sans la moindre restriction, à n'avoir devant soi, avec le chien, que la femme qui tient le centre du tableau, si souple, si élégante dans sa pose rythmée. Désormais le nom de M. Zuloaga est sauvé de l'oubli; son tableau vient d'être acheté par l'Etat, et il donnera bientôt, dans la peti



Société des Artistes français

M^{ME} VALENTINE PÉPE. — SOIR D'AUTOMNE

salle du Luxembourg, une réplique superbe aux Espagnoles de Sargent et de Dannat, en face de l'immortel portrait de la mère de Whistler.

L'HISTOIRE ET LA LÉGENDE

L'histoire est délaissée des jeunes, ils préfèrent le rêve; c'est affaire aux commandes de l'Etat d'immortaliser l'heure présente. Et pourtant, quel joli exemple de peinture d'histoire, de peinture officielle transformée en vive et souriante anecdote, cette *Pose de la première pierre du pont Alexandre III*, où M. Roll, tout en gardant sa sève robuste et intarissable, a réchauffé de grâce féminine et de clarté printanière l'inévitable cohue des habits noirs! Ah! la belle inspiration toujours jeune, et que ne peut-elle stimuler le zèle trop amolli des jeunes!

Un seul se révèle aujourd'hui comme un futur virtuose de batailles, un narrateur de pages âpres et sanglantes. C'est M. Charles Hoffbauer, qui nous apparut pour la première fois, si nous avons bonne mémoire, l'an dernier, nous apportant un colloque de bourgeois du quatorzième siècle, qui lui valut une mention honorable. Il a franchi d'un bond énergique l'abîme qui le séparait de la seconde médaille; et nous l'applaudissons. Il est resté fidèle au quatorzième siècle, mais il a remplacé l'anecdote familière par le drame. Connaissiez-vous, au musée de Bâle, un beau dessin d'Holbeïn qui représente un combat de lansquenets?

C'est, comme dans le tableau de M. Hoffbauer, une dure mêlée de lances et de piques. Mais notre tableau est plus truculent, d'un fouillis, d'une verve enragée, peint d'ailleurs dans une gamme monotone et terreuse. La chevalerie succombe sous l'assaut des *Gueux*. Contre la grande ligne des chevaux bardés de fer, qui se raidissent et se cabrent, contre les hauts chevaliers droits sous la cuirasse et le heaume, brandissant des épées inutiles, le flot des gueux en haillons, porteurs de piques, de faux et de haches, a tout d'un coup déferlé. Ils soulèvent de leur masse les grands chevaux; ils percent, ils taillent, ils assomment; c'est un beau régal romantique, peut-être du Tattégain plus que du Delacroix, mais qu'importe? Il fait bon voir un jeune qui frappe avec vigueur!

Allons maintenant où les autres nous convient, allons au rêve et plongeons-nous aux légendes du passé; mais craignons qu'ici encore Puvis de Chavannes et Gustave Moreau, les deux enchanteurs, n'aient emporté leur secret dans la tombe.

Le talent si viril et dominateur de M. Jean-Paul Laurens, que consacre cette année encore une nouvelle page éloquente, méritait de se perpétuer en une dynastie. Aussi bien a-t-il pu constater qu'une sympathie unanime accueillait les œuvres de ses deux fils. L'aîné, M. Albert Laurens, paraît se confiner dans une mythologie quelque peu glaciale. Ses *Sirènes*, sa *Bourrasque* nous

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



GEORGES HARCOURT. — TROP TARD

Ayuntamiento de Madrid

faisaient mieux attendre que la Vénus qu'il nous présente et qui semble déjà d'un homme trop habile. C'est un tableau à succès, mais il y a des succès dangereux. Que M. Albert Laurens n'a-t-il songé à la poésie profonde dont Gustave Moreau eût pénétré l'antique fable de *Vénus accueillie par les Heures* ! Pourquoi, dans une grotte chatoyante qui rappelle Capri ou Morgat, cette gentille poupée blanche, vue de dos, toute fraîche éclore de sa coquille, que poussent dans les flots bleus de galantes nymphes à cheveux blonds, suivies d'un vol de blanches colombes ? Imaginez encore la fantaisie puissante dont un Böcklin eût secoué toutes ces débiles figures ! Mais la mythologie se meurt, et la toile de M. Gourse non plus ne la ressuscitera point, malgré le piment douteux, et certes bien anglais, dont il assaisonne sa cuisine. C'est un pâtre naïf qui s'est égaré dans la montagne. Deux nymphes de là-haut, des *Oréades*, l'ont fait prisonnier avec des liens de fleurs ; elles entraînent ce garçon récalcitrant dans une grotte où de jeunes sorcières l'accueillent d'un air peu empressé. Habitantes des sommets purs et glacés, chastes nymphes des montagnes !

Elle est épuisée, cette séduction de la vie antique si longtemps exploitée par les derniers descendants de David, si amusante, outre-Manche, aux mains expertes d'un Alma Tadema, mais destinée chez nous à n'être plus qu'un prétexte à des études de nu ou de draperies, comme la *Baigneuse*, de M. Mestrallet, la délicate *Réverie*, de M. Seignac, dont le modelé savant permettrait la signature de M. Bouguereau, ou cette idylle, d'un goût un peu démodé, que M. Abel Bertram fait glisser sur une barque fleurie, au long de la rive feuillue, emplie de mystère par le soir. Heureux sommes-nous, quand, sous couleur de mœurs antiques, nous rencontrons l'œuvre

d'un puissant animalier, tel que M. Frédéric-Melville Du Mond ! S'il s'agit du moyen âge, nous émigrerons vers Londres ; le

moyen âge ne va plus au goût français. Abstention excusable d'ailleurs, car il était temps de couper cette queue du romantisme. L'Angleterre a mis dans son moyen âge un sentiment plus personnel, et les peintures de Rossetti, de Millais et de Burne-Jones traduisent aussi fidèlement l'âme anglaise que la poésie de Morris ou de Swinburne. Ni la mort de Burne-Jones, ni celle de William Morris ne pouvaient terminer le mouvement préraphaélite, parce qu'il y avait là autre chose qu'une mode ; nous le voyons par l'exemple de jeunes peintres comme M. Byam Shaw, dont nous regrettons vivement qu'aucune toile n'ait encore passé la Manche, ou comme M. Georges Harcourt, qui tient cette année-ci toutes ses promesses. M. Georges Harcourt fait partie de la vaillante phalange écossaise dont les paysages et les portraits sont célèbres. Mais il semble incliner peu à peu vers les compositions d'histoire ou de légende. Il a appris à l'école de M. Herkomer, dont l'admirable figure féminine exposée à ce Salon exprime tout un idéal d'activité pure et amoureuse, l'art de condenser en des gestes sobres la profondeur des sentiments. Dans une salle où de rouges vitraux tamisent une lumière assourdie, de jeunes femmes passent lentement, portant vers l'éternel repos le corps chastement allongé de la fiancée qui n'a pu attendre son ami ; et lui, cependant, revient en

hâte ; il s'arrête, il frémit, les roses rouges qu'il portait s'échappent de sa main, tandis qu'une des suivantes doucement le repousse : il est trop tard ! Nous reconnaissons le même souffle de passion qui animait, voici deux ans, *La Femme du lépreux*, l'éternel adieu de deux êtres sous un ciel de flamme douloureuse



Société des Artistes Français

MANUEL MADRUGA. — DÉCLIN DU JOUR



Société des Artistes Français

RAOUL DU GARDIER. — SERMON AU BORD DU LAC



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Typographie Goupil, Paris.

GUILLAUME SEIGNAC. — RÊVERIE



L. LEVY-DHURMER. — L'EDEN (TRIPTYQUE) : PASSION

Ayuntamiento de Madrid

reuse. Les couleurs de M. Harcourt, ces tons rouges, roses et roux, orangés et bleus, mêlés de verts acides, sont une signature bien anglaise.

Les ténèbres encore, les ténèbres souveraines envahissent la toile de M. Louis Roger : *Dante conduit par Virgile visite le séjour habité par les poètes antiques*. Nous avons eu quelque peine à reconnaître dans la nuit opaque et noire cette forêt des esprits décrite par Dante au quatrième chant de l'Enfer : « L'abîme était si profond, si nébuleux et si obscur, qu'en vain je fixai mes yeux sur le fond, je n'y distinguai aucune chose. »

LA VIE ET LE RÊVE

Redoutant les hautes leçons de l'histoire, s'écartant des grands décors symboliques et légendaires, il semblerait que les jeunes

indéniable ; mais il semble que la jeunesse incline toujours plus vers la tristesse et la douceur ; plutôt que de railler la vie, elle lui cherche des excuses ; elle console avec miséricorde et un peu de débilité. Pour un jeune peintre heureux de vivre et d'épanouir les vigueurs saines de sa palette, comme M. Etcheverry, pour un aimable narrateur d'idylles arlésiennes, comme M. Guédy, combien en trouvons-nous qui se plaisent aux tristesses et aux amertumes ! Ce sont MM. Adler, Besson, Bruguairolles, Evenepoel, Guy, Milcendeau, Sabatté, bien d'autres encore, et nous insisterons sur leur mélancolie, car enfin elle nous paraît un caractère général de cet art à demi populaire qui finira bien, car il est sincère, par enfanter un chef-d'œuvre.

M. Jean-Pierre Laurens il signe tout rondement Jean-Pierre, le cadet des fils du vénéré maître toulousain, est encore

un peintre de santé réconfortante, si nous en croyons le portrait que nous présente son frère aîné : gai, visage largement épanoui, la pipe allumée, le corps bien campé sur une chaise, et le sourire qui nous confie qu'il est ma foi bien bon d'avoir vingt-deux ans ! Ce joyeux vivant, quand il peint, n'est plus jeune du tout ; chose étrange, il sacrifie, lui aussi, aux harmonies sourdes et noires. Néanmoins son *Cabestan* est une œuvre puissante.

Un nouveau venu, M. René Piet, nous semble annoncer un excellent observateur des mœurs populaires, observateur fidèle et respectueux, sans ironie, sachant nous intéresser aux humbles soins de la vie quotidienne, et dégager le pittoresque des costumes et des sites. Ses paysans de Middlebourg et de Goes en Zélande, ses femmes aux marchés d'Anvers et de Saint-Nicolas ont l'attitude juste et tranquille qui sied à des besognes répétées chaque jour, et dont la place est si grande dans notre vie.

M. Evenepoel, jeune aussi, et déjà connu, témoigne cette année d'une habileté remarquable, avec une note un peu brutale. Son *Marchand de Volailles*, sa *Fête aux Invalides* sont d'un œil merveilleusement exercé. Mais ces peintres ignorent trop souvent qu'un des grands secrets de l'éloquence réside dans les justes proportions. La pauvre femme que M. Besson a chargée d'un fardeau écrasant nous toucherait davantage si ce coin du boulevard, envahi de fines clartés bleues et mauves, ne prenait point les dimensions d'un tableau d'histoire, et nous goûterions mieux les qualités lumineuses de M. Bruguairolles, s'il n'avait présenté en grandeur de nature ses chevaux et son charretier sur la berge de la Seine ; et nous hésitons à dire à Mademoiselle Carpentier, mais il le faut pourtant, que sa *Bouquetière* malade, d'une expression si poignante, ne serait pas moins émouvante si elle dominait la cimaise d'une moindre hauteur.

Il suffit, pour nous plaire et nous inspirer d'honnêtes et fortifiantes réflexions, des petites scènes intimes que vingt ou trente partisans du *sweet home* et de la vie de famille offrent à notre approbation. Citons, pour leur expression attendrissante et cordiale, la paysanne hollandaise que M. Cuttler, un Américain, a observée, un peu sommairement peut-être, tandis que son poupon dort dans ses bras ; la grand-mère que M. Jules Flandrin nous montre attentive au déjeuner d'un petit marmot dont la gaucherie gentille est bien saisie, d'une étude juste et rapide ; les deux vieilles dames assises et méditant, que Mademoiselle Téroouanne a peintes affectueusement, songeant peut-être aux délicieux et si vivants *Portraits dans un*

intérieur, que M. Jacques Blanche nous faisait admirer, voici deux ans ; une rêveuse figure de jeune fille, assise près d'une fenêtre, dans une pénombre verte et dorée infiniment douce ; l'auteur de ce gracieux pastel est M. Eugène Loup. Quoi encore ? M. Delétang



Société des Artistes français

F.-M. DU MOND. — LE THÉÂTRE DE NÉRON

soient attirés de préférence par les mouvants aspects de la vie moderne, telle que nous la voyons reflétée aux pages touffues, ironiques, brutales d'un Degas, d'un Renoir, d'un Raffaëlli, d'un Forain. Oui et non ; l'influence de ces observateurs sans pitié est



Typographie Goupil, Paris

FERNAND PIET. — OUESSANTINES AU MARCHÉ (BREST)



Société des Artistes français

Mlle ANGÈLE DELASSALLE. — UN SOIR A SAINT-CLOUD

compatit, par une peinture où l'atmosphère est habilement nuancée, au recueillement mélancolique d'un étudiant que certain gant étalé sur sa table de travail paraît préoccuper avec excès. Un petit dessin conviendrait mieux à ce genre d'anecdotes.

M. Guiguet se plaît à la vie des humbles; il note avec précision les gestes des métiers; il en dissimule ce qu'ils ont de pénible et de monotone en les enveloppant de la poésie de la lumière close dans une chambre, de la fraîcheur du soir qui entre par une fenêtre. M. Sabatté aussi, moins naïf, mais bien maître de son pinceau, continue à fréquenter les églises dont les pierres jaunâtres et salies s'harmonisent aux visages, aux vêtements de deuil. Une toile toute simple de M. Hippolyte Guy, la prière d'une pauvre bonne femme en bonnet blanc et cape noire, debout devant un crucifix de pierre adossé à une muraille de briques, nous a séduit par le charme blond et atténué de la lumière.

M. Guy nous ramène en Bretagne; et déjà, traversant les salles de la Société Nationale, nous avons entrevu de menaçants triptyques, où des marins renouvellent les adieux déjà formulés par M. Cottet, et des voiles rougeâtres qui s'affaissent, rentrant au port, sous un crépuscule d'or vert. M. Guillaume Roger, tout breton qu'il apparaisse, n'imité point M. Cottet. Sa peinture est singulière, plate, sans modelé, presque sans atmosphère, harmonieuse pourtant; mais nous préférons, l'an dernier, le paravent spirituel, où les aventures de Pierrot et de la fée Urgèle nous étaient si joliment contées.

La Bretagne, de M. Wéry, que nous connaissions triste et remplie de présages de deuil comme celle de M. Cottet, s'égaie enfin et nous sourit ingénument par les yeux bleus d'une troupe de fillettes qui reviennent de l'école, au long du sentier fleuri d'ajoncs. Elles bavardent, elles chantent, elles sont graves aussi comme de petites femmes; ah! l'aimable peinture, d'une main expérimentée et candide à la fois; et comme elle nous conquiert, plus que jamais, à la Bretagne!

Pour une âme lasse de la vie bruyante, et qui incline vers le silence et une belle mélancolie, les heures du soir sont les plus douces. Bleues, et roses, et vertes, ces heures mourantes ont une caresse infiniment paisible

et faite pour ennoblir les formes les plus rudes. Aussi, parmi nos jeunes peintres qui s'attachent aux spectacles douloureux ou frustes de la nature et de l'humanité, la lumière du soir est la consolatrice de bien des misères. Après M. Besson et M. Bruguairolles, c'est M. Ferdinand Bourgeois qui lui demande la poésie dont il enveloppe sa *Fin de rude journée*; c'est Mademoiselle Delassalle qui en pénètre le miroir profond et pur de la Seine où glissent quelques chalands, où des chevaux se baignent, tandis que sur l'autre rive, au-dessus des arbres maigres et des maisons où scintillent les premiers feux, le clocher de Saint-Cloud dresse son élégante silhouette dans l'or empourpré du couchant. Les trois Bourses de voyage de cette année sont échues fort justement à Mademoiselle Delassalle, à M. Bourgeois et à M. Loup, de qui nous décrivions tout à l'heure la gracieuse *Réverie*. M. Madruga, Mademoiselle Valentine Pépé célèbrent avec une tendresse discrète le *Déclin du jour* et l'*Automne*. Le soir rougeoit

encore et lentement la nuit tombe sur les délicates visions de solitude où M. et Madame Duhem épanchent une âme pieuse; la nuit règne seule sur le bord de la Seine où s'est arrêté M. Raoul Ulmann: les reflets d'or des fenêtres de l'autre rive strient l'eau noire où flotte lentement la fumée grise d'un remorqueur, et, là-bas, une dernière bande de vapeurs lumineuses est coupée par l'ombre bleuisante des hautes tours de Notre-Dame. Et M. Lesidaner, en ses nocturnes de Bruges, nous fait partager le rêve d'une vie mystérieuse et irréelle, dont les minutes seraient tissées de silence et d'oubli.

CE QUE NOUS DONNENT LES JEUNES

Notre enquête, si sommaire qu'elle puisse paraître, est terminée, et nous demeurons fort embarrassés devant la nécessité de conclure. Il nous semble que ce Salon des jeunes, que nous venons de visiter, rappelle singulièrement les Salons habituels et qu'il en est une sorte de raccourci. Peut-être en diffère-t-il surtout par l'absence de toiles considérables, et qui marquent un effort inattendu. De tout ce que nous avons vu,

nous gardons le souvenir de tableaux raisonnables, généralement composés et peints avec soin, ne choquant violemment aucune



Société nationale des Beaux-Arts

G.-G. ROYER. — LA FIN D'UNE BRETONNE

idée, aucun préjugé qui nous soit cher, si bien que nous en pouvons parler sans haine comme sans enthousiasme. Si, pour arriver à une formule de l'art des jeunes, nous procédons par élimination,

nous nous apercevons successivement qu'ils délaissent la grande peinture décorative (peut-être n'est-ce point leur faute), que leur peinture religieuse est rarement d'un sentiment personnel, que l'histoire, la mythologie même et les fantaisies de la légende leur échappent. Mais s'il s'agit d'observations familières, d'humbles anecdotes, de douces et mélancoliques évocations de nature, les tableaux abondent. Éliminons encore des œuvres habiles, mais qui reflètent trop visiblement l'atelier : ces nymphes d'Henner ou de Bouguereau, ce portrait de Jules Lefebvre, ce paysage d'Harpignies, cette marine de Cottet ; que nous reste-t-il ? Avons-nous rencontré une toile qui participe de l'émotion d'un Monet, de la fantaisie d'un Besnard ou d'un Helleu, de l'observation aiguë d'un Degas, de l'intimité pénétrante d'un Lobre ? Osons-le dire : parmi les œuvres les plus riches en promesses, la première place appartient aux étrangers. Mademoiselle Louise de Hem est Belge, M. Harcourt est Anglais, M. Du Mond, Américain, M. Bunny, Australien, M. Zuloaga, Espagnol. Et nous n'avons pas mentionné parmi ces jeunes peintres espagnols qui nous promettent une renaissance d'art dans la patrie de Velasquez et de Goya, M. Mariano Fortuny, très digne fils d'un père illustre, dont la verve et l'habileté de pinceau paraissent déjà éblouissantes. En France, quels gages tenons-nous de l'avenir, sinon des promesses incertaines et charmantes ou le vif désir que nous sentons d'estimer un jour les fils de Jean-Paul Laurens et de Besnard à l'égal de leur père ? Mais croyons aussi que les jeunes qui guideront vers les sommets lumineux les générations prochaines, s'ils existent, n'exposent pas au Salon, réservent, loin de la cohue banale et d'année en année plus confuse, le trésor de leurs forces vives. Un jour viendra où les peintres comprendront qu'ils ont lassé le public, au moins cette

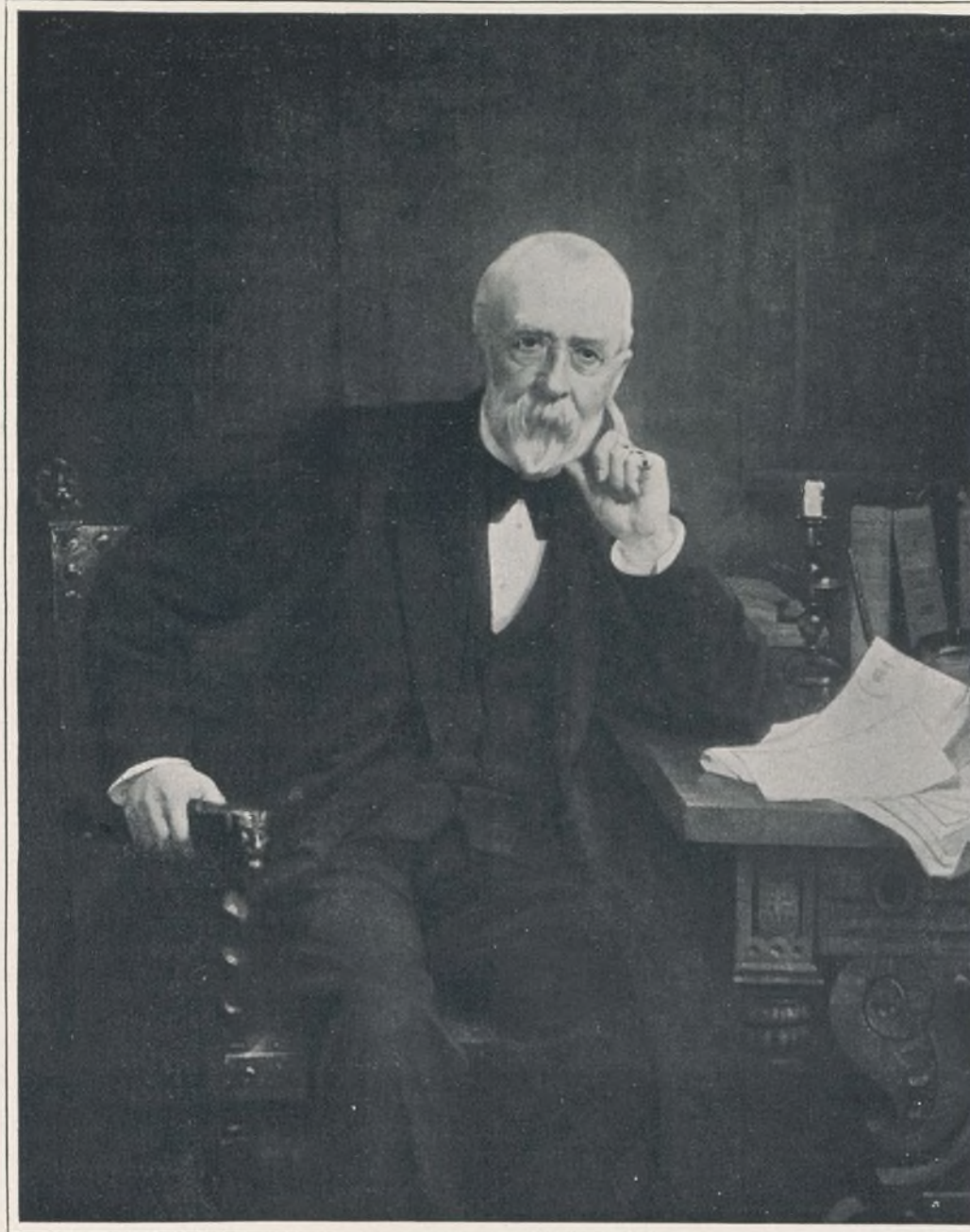
part du public dont l'estime et la clientèle les font vivre ; la fatigue et le dégoût seront plus forts qu'une ambition désormais inutile.

De ce regard jeté sur tant de bonnes et médiocres toiles, un

sentiment du moins nous reste, c'est que dans l'anarchie évidente de l'art moderne, où toutes les techniques sont permises jusqu'à l'abolition même de la technique, une tendance apparaît nettement chez les jeunes : la réaction contre l'école de la lumière à outrance, contre les excès et aussi contre les trouvailles superbes de l'impressionnisme. Par le gris, par le bleu et le mauve, ils reviennent au noir et peut-être au bitume. Ils vont à la peinture malade. N'est-ce pas un symptôme indéniable que cette recherche des heures du soir et de la nuit, des tristesses du crépuscule, s'ajoutant aux tristesses de la vie humble et résignée qu'ils choisissent pour modèle ? Nos yeux étaient ravis encore de ces lumineuses matinées de printemps, de ces fêtes du soleil que Sisley, Pissarro, Claude Monet nous avaient offertes aux galeries de Durand-Ruel, et voici que le printemps, le soleil s'effacent ; nous pénétrons, avec ces jeunes, dans une atmosphère sourde, étouffée, où vibrent à peine de mystérieux rayons. La jeune peinture se recueille et s'oriente, non sans de douloureuses hésitations. Peut-être, si nous regardions vers la sculpture, serions-nous témoins d'un vrai renouvellement ; nous devinerions le tressaillement

qui soulève l'enveloppe académique et fait éclater les vieilles formes ; Rodin et Carrière, ces poètes du geste, ont parlé aux jeunes sculpteurs. Les jeunes peintres attendent la voix libératrice. Qu'ils ne l'attendent pas des maîtres ; qu'ils aillent à la nature. La montagne et la mer, les richesses de la campagne féconde et la beauté du regard humain leur paraîtront des merveilles inconnues et infinies, s'ils les aiment avec une âme nouvelle et délivrée du passé. Alors ils créeront un art populaire et compris de tous, car la poésie, l'enthousiasme du cœur, la prière sont les seuls liens qui unissent les hommes. L'art de l'avenir appartient aux poètes.

ANDRÉ PÉRATÉ.



Société des Artistes français
M^{LE} LOUISE DE HEM. — PORTRAIT DU SÉNATEUR BARON
SURMONT DE VOLSBERGHE, BOURGMESTRE DE LA VILLE D'YPRES



Société des Artistes français
VICTOR BRUGUIROLLES. — UN COUP DE COLLIER ; PONT SULLY

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS



Typographie Goupil, Paris.

CARL CUTTLER. — MÈRE ET ENFANT

LE

Dernier Salon du XIX^E Siècle



UN GROUPE DU JURY DE PEINTURE

On ferme !... Et maintenant, la foire finie et le siècle achevé, faisons nos comptes. Ils se diviseront en recettes pour les uns, en dépenses pour les autres. Au Salon, le payeur, c'est la foule ; l'encaisseur, c'est l'artiste. Si la *Société des Artistes Français* accuse plusieurs millions de bénéfice sur le bilan de ses recettes et de ses dépenses, il ne faut qu'en féliciter le public. Mais ce public, au prix de ses largesses souveraines, a-t-il acquis vraiment ce qu'on lui a si chèrement fait payer : à savoir, une éducation d'art qu'il était venu demander à la fréquentation de ses artistes ? La Grèce antique, qui ne payait pas si cher ses leçons d'esthétique, les recevait, sans tant de façons, dans le plein air de ses Olympiades et de ses Pythiques, où le plus petit peuple apprenait la plus grande humanité et se divinisait, en circulant librement dans un monde artificiel d'idéales beautés. Devant ces tableaux et ces marbres, que des artistes sans fortune

avaient dressés sans apparat sous les portiques des Parthéons publics et sur les périples des Panathénées populaires, un paysan d'Athènes ou de Lacédémone regardait un Ajax mourant ou un Laocoon essayant d'échapper aux anneaux monstrueux du Python de Lemnos ; et ensuite ce même paysan devenait, dans la réalité de l'histoire, un Léonidas aux Thermopyles, un Aristide à l'Agora. Devant une Andromaque éplorée et néanmoins soumise, une pléiade d'héroïnes sans noms connus se faisaient aux vertus peu retentissantes du foyer grec, si clos, si inviolable.

Jusqu'à la beauté publique des Vénus pandêmes et des Apollons delphiques qui servait, nue et sans voiles, à l'idéal des mères pour les chefs-d'œuvre de chair et de sang qu'elles sculptaient aussi en artistes dans leurs seins. Tout cela ne

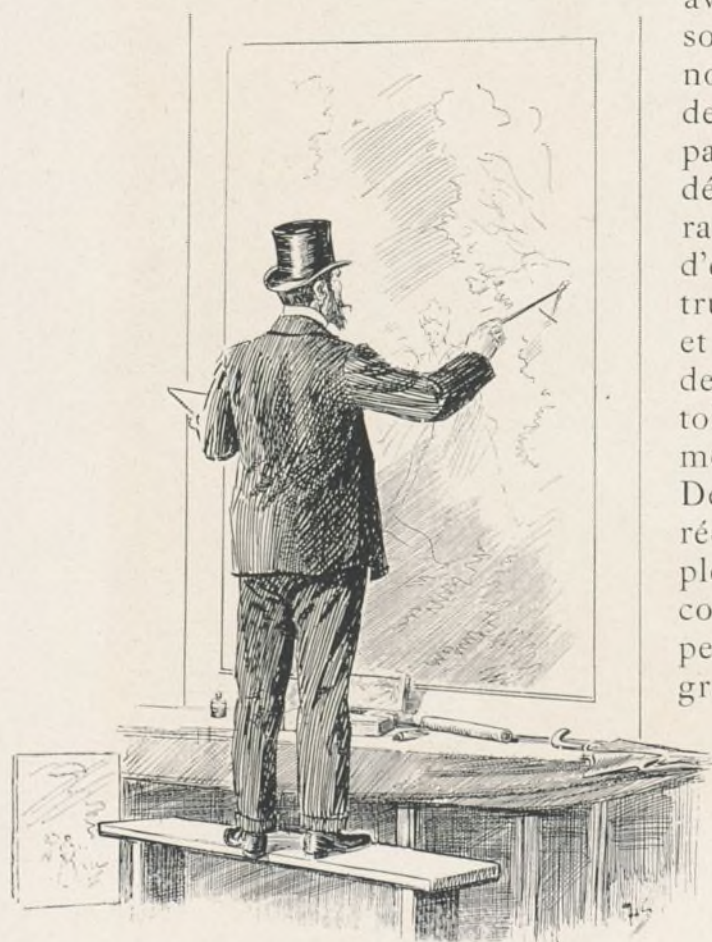
coûtait que la vue, sous le plus beau ciel de la nature et sous le plus beau règne de l'histoire où, grâce à l'art, les hommes nais-

saient beaux comme des dieux et n'acceptaient de vivre qu'à la condition de ne pas mourir tout entiers. Leurs œuvres sont là encore, pour attester qu'ils y ont réussi. Et les nôtres ?

— On ferme !...

Les nôtres ?... Et, d'abord, celles des maîtres éducateurs. Il est certain que l'idée primordiale de ces sortes de Salons et d'écoles des Beaux-Arts que Colbert organisa à Paris et à Rome correspondit, au XVII^e siècle, dans la pensée du Roi, à une espèce d'enseignement public que la foule recevrait d'une élite d'artistes réunis en cénacles pour lui servir, à certaines époques solennelles, ces leçons de bon goût et de haute tenue dont se perfectionnerait en se perpétuant la belle tradition de galanterie française. La preuve en est confirmée par les ateliers que le même ministre ouvrit à Sèvres, aux Gobelins et à Aubusson ; tandis qu'au Louvre il inaugurait les Salons qui devaient, parallèlement à ces autres écoles des Beaux-Arts, rendre aux arts industriels les mêmes services d'éducation esthétique que ceux qu'en littérature l'enseignement supérieur offre à l'enseignement secondaire. Le XVIII^e siècle répondit assez fidèlement aux leçons de belle tenue, sinon de haute morale, que lui donnèrent ses maîtres en adorables frivolités, les Nattier, les Tocqué, les Largillière, les La Tour, les Van Loo, les Fragonard, les Boucher.

Et si la mode des caillettes et des régents reproduisit à point les modèles si court vêtus et si aristocratiques de tels maîtres, ce fut peut-être parce que les Salons, qui commençaient à régenter le goût, étaient encore aussi rares que le goût même qui, par essence, est rare et d'aristocratique société. Est-ce à dire que les Beaux-Arts ne pourront jamais tenir école ouverte de goût et d'aristocratie ? L'essai démocratique qu'en allait tenter le XIX^e siècle était, en tout cas, fort noble et fort



UN H. C. ACHÉVANT SUR PLACE



A L'ADMISSION SANS NUMÉRO

curieux à connaître. On démocratisa donc le goût français en ouvrant plus fréquemment les Salons à la foule. Une fois l'an se tiendrait au Louvre et aux Champs-Élysées, la grande foire de la mode, où l'on aurait autant de plaisir que de peine à voir, par amour du succès banal, des artistes fameux finir par servir leur talent et leur nom en vulgaire pâture à la popularité; des peintres de



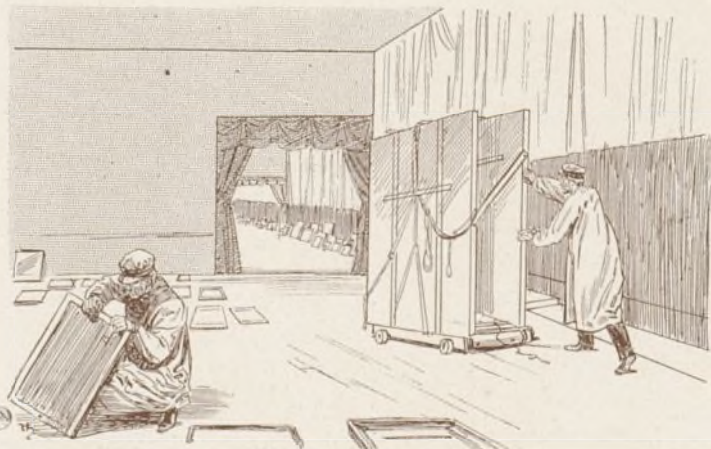
LE TAPISSIER

race passer simples modestes; des maîtres promis à l'immortalité finir costumiers — rien de plus! La course à l'abîme ne commence pas par la chute dans le précipice. Des gloires pures rayonnèrent encore au grand ciel de l'art français avant que s'allumât, dans un soir d'orage, le crépuscule aux incendiaires couleurs qui menace, à la fin du XIX^e siècle, notre Ecole de s'éteindre en maison qui brûle, en fumeron que noie la lance des sinistres lanceurs.

— On ferme!...

Il faut faire la part du feu et mettre hors d'atteinte, dans cet incendie où notre Ecole brûle, les pures gloires qui allumèrent son aurore naissante, celles qui illuminèrent son plein midi, enfin celles qui dorent d'une si poétique rayonnée son toit rouge, à la

chute du jour. Un peu d'histoire, s'il vous plaît! Vous savez de quel enthousiasme nous accueillîmes, après l'Edit de Nantes, ces formateurs premiers de notre Ecole française. De leur côté, à les entendre dire, il semblait que toutes les écoles précédentes dont se glorifièrent l'Espagne et l'Italie venaient de mourir avec la malheureuse histoire de leurs patries et que, du levant au couchant de l'Europe, restaient ouvertes comme sur un pupitre gigantesque les seules annales de la France, que des maîtres hors de pair allaient commencer à illustrer. Et, en effet, depuis Henri le Grand jusqu'à Napoléon I^{er}, comme depuis Clouet jusqu'à David, ce ne furent ni les victoires qui manquèrent aux rois, ni les artistes qui faillirent aux victoires; en sorte que, pendant près de trois siècles, en France, l'art put se croire dans le plus beau pays du monde. Faut-il vous rappeler comment Nicolas Poussin recueillit à Rome le dernier soupir d'un paganisme panthéiste dont la vieillesse était encore entretenue par les bons Papes; comment il éclaira, du crépuscule des dieux qui s'en allaient, l'humble berceau où nous naissions à l'art? A côté de ce crépuscule mélancolique,



LES AGGROCHEURS

Philippe de Champaigne essayait de raviver les derniers feux d'une foi qui s'éteignait aussi; mais ses pieuses mains n'eurent que la consolation de conduire au tombeau le cadavre du Christ bien mort, cette fois, en Europe; ce cadavre, mal achevé par les derniers bourreaux de l'Ecole italienne et du Sacré-Collège, où la politique moderne allait supplanter l'ancienne théologie. Le dieu nouveau, en qui croyaient le Roi de France et le Pape de Rome, c'était, — quoi qu'en grognât Bénigne Bossuet, — celui pour qui Vauban édifiait des forteresses dans lesquelles entraient, comme en des basiliques modernisées, les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Catinat, tous les héros de la France guerrière se campant sur leurs épées de combat, comme sur leurs grils de supplice les premiers saints des Catacombes. Comme ceux-ci étaient montés, pour la vénération des siècles à venir, dans les rosaces bleues et les vitraux des cathédrales, ceux-là aussi, un martyrologe nouveau allait en perpétuer les noms; et c'était sur la toile, non plus sur le cristal, que l'art immortaliserait leurs gestes. Faut-il vous rappeler les noms de ces mâles ouvriers d'un siècle si justement appelé le Grand Siècle, où, jusqu'au vice, tout fut majestueux et

où la vertu devint, pour tous, chose commune? Le soleil ne se faisait-il pas appeler roi de France? Alors, c'était Charles Le Brun, le cérémoniaire de Versailles, qui disposait, parmi les jardins suspendus et les chariots des dépouilles opimes, l'entrée de cet autre Alexandre après un autre Issus et un autre Granique. En souverain pontife, sur les marches du temple dont les vendeurs étaient chassés, le dévot Jouvenet accueillait son monarque. Sous ces voûtes aux revêtements d'or où Bossuet allait faire tonner sa voix de bronze et de prophète, l'anachorète Le Sueur apprêtait ses pinceaux et ébauchait une histoire de moine, pour la leçon de ce roi immortel qui connaîtrait, comme tout homme, le silence des sombres voûtes de la mort. Eh! qu'importait la vieillesse de Louis à ce magicien de la couleur qui, revenant de Venise exprès pour peindre le roi de France, laisserait en traits ineffaçables l'image de celui qui pouvait mourir avec son siècle, tandis que deux choses en resteraient: le portrait du monarque qui sut être ou paraître grand et, tout au fond, tout au coin de ce manteau royal qui menaça, quatre-vingts ans, de voiler le soleil, là, sur une fleur de lis, pour signature: Rigaud. Ah! l'histoire marche vite sur terre, et la porte que l'huissier pousse, d'un siècle à l'autre, sur ses maîtres nouveaux remplaçant les anciens, n'est pas plus significative que les graves enseignements de la mort.

— On ferme!...

Quand donc Versailles eut éteint son grand lustre, après les funérailles du Roi-Soleil, il sembla qu'aucun boudoir ne serait assez étroit pour contenir, comme dans des écrins, tous ces petits bijoux d'inutiles régents, toutes ces fines dentelles de vaines mar-



LE PHOTOGRAPHE



AU JARDIN DE LA SCULPTURE

quises, inconsolables de leur perte. Qu'allait faire l'art français dans ces hôtels menus où l'épée de Turenne, après celle de Char-

Allemagne, était encore trop grande pour s'y loger à l'aise? Ce qu'il allait y faire? Hé! mon Dieu!



LES ESTHÈTES

Il descendait des hauts plafonds de l'Œil-de-Bœuf où, de l'est à l'ouest des jardins de Le Notre, comme un soleil vraiment, il semblait procéder d'un coin à l'autre du ciel même; et, tout modestement, il s'encadrait dans les trumeaux du grand et du petit Trianon. La Pompadour l'avait mesuré sur l'aune de ses jupes à panier et trouvait que cela faisait bien, une corniche sculptée en cartouche avec un amour de miroir, le tout entre deux amours de fenêtres. Je vous le demande: que pouvait faire l'art du Poussin, de Champaigne, de Le Brun, de Le Sueur, de Jouvenet, entre les mains préparées à l'amande des mignardes maîtresses du Roi charmant? Donc, et avec ni plus ni moins de talent que son maître, le mauve-clair Watteau prit à Rigaud son ardente palette et travestit en pierrots roses ces maîtres Gille de la Cour, pour la



LES BOURGEOIS

comédie qui commençait et où se pâmeraient d'aise, en coin de bouche cerise, les caillettes de la ruelle. Ah! les violons de Fontenoy pouvaient ouvrir la marche; le départ pour Cythère était réglé jusqu'au plus petit pas. On reviendrait à Pâques ou à la Trinité, au grand plaisir de M. de Marlborough; c'est-à-dire qu'on ne reviendrait pas du tout. Après ces Pierrots en soie crème et ces Colombines à panier dont les Nattier, les Ducreux, les Drouais, les Van Loo, les La Tour, les Fragonard, les Boucher allaient bichonner les portraits, n'y aurait-il pas, pour décroquer les vestes Louis XV et les bouffettes Pompadour, — un déluge? Il est vrai qu'une averse fait bien dans une pastorale, et que les Vénus cythérées du grand Trianon et les Népées ingénues de la petite Laiterie qui gardaient les agneaux, lasses d'hommes, ne pouvaient demander mieux qu'un peu de pluie. Douces mœurs! En vain, cent ans durant, la Madeleine de Rigaud avait donné le spectacle opulent de ses larmes de diamant et de sa chevelure tordue de repentir: l'orage est plein, il faut qu'il crève. Et vous savez s'il plut et s'il fit de la boue, la nuit où les Carmagnolains vous ramenèrent à Paris, pauvre Marie-Antoinette, du fond de cette bergerie où vous vous plaisiez tant! Et, déjà, plus bergère! Boulangère, maintenant, jusqu'à ce que ne pouvant plus être reine sur le trône de France, pauvre femme! vous deveniez, sur l'échafaud, sainte et martyre. Telles sont les présailles des hommes. Celles de l'art, quelles sont-elles? Quand donc Pierre Mignard fut travesti en Nicolas Lancret, Coypel en Pater, Le Nain en Chardin, Poussin en Van Loo et Lorrain en Boucher, il sembla que la patrie française eût voulu confier sa fortune artistique à une



ENFIN ADMIS!

âme de femme. C'est la violence qui renverse, c'est la douceur qui reconstruit. Vigée-Lebrun fit bien ce qu'elle fit; mais pour

être une grande artiste, elle n'était pas moins une simple femme. Le tendre et à la fois vigoureux Greuze pourrait-il davantage à

la reconstruction de l'Ecole française dévastée? N'était-il pas déjà l'auteur d'une « Cruche cassée » trop à point, pour qu'on pût accuser ce maître du mauvais goût d'être las-cif, ainsi que Fragonard et tant d'autres, devant la guilotine. C'est par cette délicatesse du sentiment, par cette correction de la lascivité, que Greuze apparaît comme un trait d'union entre les fadaïses vicieuses de l'art monarchique qui meurt et les vertueuses cruautés de la Révolution qui va enfanter une école nouvelle, au seuil du siècle qui finit et du siècle qui recommence.

— On ferme!...

Ainsi Greuze et son sentiment avaient accompli leur mission et l'art français, sauvé de la mort froide, comme un charbon ardent sous une cendre toujours chaude, voulait rallumer son foyer dans les ateliers reconstruits par David et sa pléiade d'élèves. La leçon d'impeccable dessin fut vite réapprise à l'école de ce rénovateur de la classique antiquité. Cependant à ce David qui, en pieux Enée, allait chercher ses dieux à Troie pour les établir en France sous prétexte que la liberté des cultes nous était rendue, nous préférâmes d'autres maîtres que la poussée épique de Napoléon semblait porter à des dieux plus modernes. Ce fut alors que Géricault ramena des mers occidentales le pavillon de France, vaincu mais encore flottant, sur le radeau de *La Méduse*. Préférant les combats de terre à ceux de mer, Gros choisissait un poitrail de cheval où râler en géant la grandiose épopée des grenadiers d'Eylau et de la Moskowa. Au milieu de ces hécatombes sans profit pour les héros qui y mouraient en vain, Ary Scheffer agenouillait ses madones et les faisait prier pour la patrie sanglante. La foi prenait aussi Ingres aux entrailles et inspirait au Raphaël de France cette Vierge de la grâce robuste qui présentait à Dieu le *Vœu* de ses faibles enfants. Plus mâle encore que le dernier des Romains, Prud'hon avait compris que le relâchement des races, faisant de tout temps suite aux grandes épopées, pouvait aussi être l'abîme où s'engloutirait la France au lendemain de Waterloo; et il nous invita, ce raisonneur, à la contemplation du *Crucifix*. De ce Jésus mystique qui exhalait son âme triste sous un ciel bas et noir, le sobre Delaroche dégagea l'homme aux lignes sèches et le proposa comme un modèle de virilité à la deuxième génération de



LES RECALÉS



LES COPAINS



BUFFET! BUFFET!



LE REBOUTAGE

ce siècle qui, par oisiveté ou détension des muscles, se faisait matérielle et perdait une à une ses plus idéales croyances. Or, cet exemple humain ne pouvant rien sur nos âmes françaises que les batailles du premier Empire avaient épuisées et que la fausse paix du deuxième retenait endormies, voici que Delacroix perdait espoir : de *La Barque* menaçant de sombrer où ne se réveillait pas Jésus, à *La Convention Nationale* où Boissy d'Anglas, debout, s'appelait le dernier des grands hommes, le dernier peintre de notre religion et de notre histoire allait et venait, avec la force d'un lion. Et enfin, il fallut bien que, à bout d'argument qui émût nos consciences ou réveillât seulement notre orgueil, le farouche Delacroix se rendit. Et le voilà, se prenant tristement à conclure à la folie d'Hamlet et à mesurer la largeur de nos crânes, moitié penché sur nos tombeaux. L'ancienne Ecole était finie et la nouvelle n'avait plus qu'à paraître. Après l'aristocratie des Beaux-Arts la démocratie débordante de maîtres que l'argent paye et que la publicité satisfait, et d'élèves qui ne promettent pas au siècle qui va naître des

jours plus beaux que ceux qui vont finir. Et c'est, dans la cohue finale qui nous jette à la porte de ce dernier Salon ou de cette dernière foire artistique du XIX^e siècle, la banqueroute des Beaux-Arts enfin vul-

garisés. Il est permis de le constater, devant les caisses pleines et la fortune faite de deux *Sociétés* à la fois. Pensez donc : deux cent cinquante mille entrées payantes, sans compter les gratuites, constatées aux tourniquets du Champ de Mars quand, au Louvre, on n'arrivait pas au nombre de cent œuvres à visiter et de mille visiteurs à introduire. Mais ces œuvres étaient souvent des chefs-d'œuvre, et ces visiteurs furent toujours des seigneurs. Aujourd'hui, exposants et public, nous sommes des républicains, vous dis-je, et pas même des messieurs! Tenez, entendez-vous encore les gardiens vous chasser court et net et, cette fois, sans réplique :

— On ferme ! On ferme ! On ferme !



LE NUMÉROTAGE

BOYER D'AGEN.



LES VERNISSEUX